

Quand il récitait à haute voix ces vers qui formaient la base de son répertoire littéraire :

“ Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ;
 “ Notre crédulité fait toute leur science.”

ou bien :

“ Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux ;
 “ Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux.”

Je voyais la partie littéraire de son auditoire s'émerveiller ; mon maître d'école lui-même avait peine à résister à une si brillante érudition.

Ce serait être injuste de ne pas reconnaître que le capitaine rachetait ses torts par quelques vertus. Il était bon et serviable, il avait porté une parfaite loyauté dans le partage du bien paternel avec sa sœur, simple paysanne ; l'affaire s'était terminée sans qu'il eût été besoin d'arbitres, ni de juges de paix, chose presque inouïe dans le village. M. David ne se prévalait nullement de supériorité avec ses anciens camarades. On devait savoir gré à un soldat, du genre de vie qu'il avait su prendre ; bien rarement il entraînait dans un cabaret ; il donnait son temps à l'arrangement de son petit enclos, il y consacrait une partie de sa solde de retraite qui était considérable pour un pays où la vie est peu coûteuse. Les paysans admiraient son habitation, où ils étaient bien accueillis, son jardin planté des fleurs que le propriétaire soignait avec prédilection, et les berceaux de lilas où on racontait tant de longues histoires sur les expéditions d'Égypte et d'Allemagne.

Le capitaine tenait à terminer à l'amiable les contestations entre ses voisins, leur défendant de plaider, car il n'aimait pas mieux les avocats et les procureurs que les nobles et les prêtres. Il amenait chez lui les parties adverses et il les réconciliait avec de bonnes paroles et quelques verres de vin.

Je vis que j'étais près de perdre mon influence dans la paroisse ; deux partis s'y formaient : le mien n'était pas le plus fort. Je me décidai à ne rien négliger pour faire cesser un état de choses si fâcheux. Je vivais depuis quelque temps dans une complète séparation avec mon antagoniste, cette division n'échappait aux regards de personne. A mon arrivée je lui avais fait quelques avances de politesse qui étaient restées sans résultat, il ne m'avait pas même rendu mes visites ; ne sachant plus comment l'atteindre, je m'étais tenu à l'écart. Je me reprochai d'avoir cédé à un sentiment où il y avait sans doute de la vanité blessée, et je pris sur moi de faire une démarche qui me coûtait.

J'allai le voir, et j'abordai d'abord le sujet qui me préoccupait, lui demandant si dans ma conduite il y avait quelque chose qui lui eût déplu ; Passurant que j'étais disposé à en témoigner mon regret. Sa réponse fut froide et peu satisfaisante : “ Je n'ai rien personnellement contre vous, M. le Pastour, mais vous devez savoir que mes principes ne sont pas les vôtres, il me semble que je ne néglige aucune occasion de montrer ma manière de voir ; j'ai horreur de la superstition, de la faiblesse, de la flatterie ; je demeurerai toujours l'admirateur des grands philosophes du siècle passé qui ont déchiré le voile qui couvrait tant d'erreurs, fruits de despotisme. ” Je n'irai pas chez vous, comme vous m'en priez, et je vous demande de ne pas vous offenser de mon impolitesse, parce que je vois bien que ce n'est pas pour en rester là que vous venez me chercher ; il faudrait ensuite assister au culte. Ce serait de ma part une hypocrisie dont mon caractère me rend incapable. Il faudrait

prier pour une famille revenue, au grand malheur de la France qu'elle a avilie ; il n'y a que trop de gens qui jettent de la boue à l'homme immortel, emprisonné au milieu de l'Océan. Non, Monsieur ; non, remplissez votre état, je ne puis m'en étonner ni m'en plaindre, mais je resterai fidèle à mes convictions.”

J'avais mieux attendu d'une démarche qui me semblait une grande concession, et où j'avais mis beaucoup de franchise. En vain j'avais fait appel à la générosité du capitaine, en vain je lui avais montré les difficultés de ma position, je me retirai sans avoir gagné un pouce de terrain : ses paroles, sèches et dures, indiquaient un cœur rempli de prévention et de défiance. Peut-être même allait-il se prévaloir d'un aveu qui lui donnait la supériorité, et se vanter de l'avoir repoussée.

Ce fut un amer mécompte pour moi ; dans mon découragement, j'eus un moment la pensée d'abandonner une église où je rencontrais trop de difficultés, et de chercher un champ d'évangélisation moins couvert d'épines ; mais bientôt j'eus honte de ma lâcheté. Quoi ! je quitterais la paroisse où Dieu m'avait appelé ! je l'abandonnerais dans un état plus fâcheux que celui où je l'avais reçue ! je fuirais, laissant le champ libre à un esprit dangereux, qui s'enorgueillerait de m'avoir fait reculer ! Je demandai pardon à Dieu de ma faiblesse ; je le priai avec ardeur de m'aider, de me donner les secours qui m'étaient nécessaires. Je me relevai plus fort, résigné à toutes les humiliations personnelles ; résolu à combattre le mal autant que je le pourrais. L'assistance dont j'avais besoin arriva bientôt, et d'une manière inattendue ; car on peut remarquer combien nos prévisions et nos combinaisons nous trompent et échoient, tandis que souvent il s'ouvre à côté de nous une porte inaperçue qui nous fait voir que ce n'est pas à notre prévoyance que le succès est dû, mais qu'il vient directement de Dieu.

J'ai parlé du fils du capitaine ; cet enfant en grandissant était devenu pour lui l'objet d'une extrême affection ; lui-même se conduisait en bon père, il l'envoyait à l'école, mais on ne voyait point le jeune Paul rester oisif après les leçons, comme tant de ses camarades ; il rentrait chez lui où M. David lui faisait faire ses tâches, puis ils travaillaient ensemble au jardin, où ils allaient faire des promenades ; ils étaient presque toujours ensemble ; il y avait quelque chose d'intéressant dans cette union du père et du fils, et on regrettait qu'il y manquât ce qui eût augmenté leur bonheur.

Pauvre enfant ! je crois le voir avec son air vif et doux, sa physionomie ouverte et intelligente, sa mise toujours soignée ; il était impossible de ne pas éprouver au premier moment de l'attrait pour lui. Loin de partager les préventions de son père, il me montrait de l'empressement ; dès qu'il m'apercevait, il venait à moi, j'aimais à causer avec lui. J'étais obligé de me défendre du désir de l'attirer, dans la crainte qu'on ne l'éloignât tout-à-fait de moi. Il semblait que la Providence me préparait dans la personne de Paul un moyen de rapprochement. Ce rapprochement a eu lieu ; c'est à Paul en effet qu'il est dû, mais à quel prix !

J'avais pris l'habitude de réunir l'après midi du Dimanche, quelques-uns des enfants de la paroisse ; je leur expliquais un chapitre de la Bible, puis je faisais une lecture appropriée à leur âge, je leur donnais quelques éléments de Géographie, d'Astronomie, d'Histoire et d'Histoire naturelle ;